35e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 13 27 MARS 1913

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Prix d'abonnement pour tout l'Univers { 15 francs à l'Edition complète. 10 — à l'Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. Un converti anglais : Mgr Benson. Années d'enfance et de formation ecclésiastique anglicane. — II. Premières impressions catholiques. — III. Au tournant de la vie : dans l'atmosphère religieuse de la *Lumière invisible*. — IV. Sur la conversion de Soloviev. — V. Tertiaires jésuites? Benoît XIV et le cardinal de Tencin. — VI. Vues sur la seconde moitié du XIXe siècle : du Coup d'Etat au Krach de l'*Union générale*. — VII. M. Alfred Capus. — VIII. *Alceste au couvent*. — IX. A propos de bibliographie. — X. Nouveaux documents sur l'attitude des jansénistes devant la peste de Marseille en 1720. — XI. Ombrie et poésie ; — V. de Laprade ; — Notes d'histoire révolutionnaire ; — une Université à Francfort-sur-Mein ; — conversion de l'écrivain russe Slanin ; — statistique ; — *La Colline inspirée*.

I. — *Le Maître de la Terre,* **roman traduit de l'anglais de Robert-Hugh Benson, a été, il y a quatre ou cinq ans, un succès énorme, d'abord dans la** *Revue Hebdomadaire,* **qui a eu la primeur de la version française, puis en librairie (voir** *Ami* **1909, p. 82). Du même auteur nous avons eu ensuite** *La Lumière invisible (Ami* **1909, p. 827),** *Par quelle autorité ?* **(publié dans l'***Univers), L'Œuvre du Roi, La Tragédie de la Reine, Richard Raynal, Les Sentimentalistes, Les Conventionalistes, La Vocation de Frank Guiseley* [1]**. Et ce n'est là qu'une faible partie de l'œuvre de Benson, qui a produit déjà plus de trente volumes, romans, études religieuses ou drames mystiques, sans compter d'innombrables articles de journaux ou de revues, et sans parler encore de son œuvre oratoire, de ses succès comme prédicateur et conférencier, qui sont considérables.**

Et il a à peine franchi le cap de la quarantaine.

Ceux qui suivent le mouvement littéraire d'outre-Manche saluent en lui un des maîtres du roman anglais d'aujourd'hui. C'est là un titre qu'il mérite pleinement, au regard de la critique : il est artiste aussi puissant que fin. Mais, pour nous, un titre qui nous le rend tout autrement cher, c'est qu'il est un converti de l'anglicanisme; il est prêtre catholique, et Pie X lui a récemment conféré une prélature romaine : il est Mgr Benson [1]**.**

Il a raconté lui-même sa conversion, *Confessions of a Convert* **(dans** *The Ave Maria,* **avril-mai 1907, récit dont les pages essentielles ont été traduites dans** *Correspondant* **du 10 janvier 1912). Il était fils de l'archevêque anglican de Cantorbéry, primat de l'Eglise d'Angleterre :**

J'ai été élevé, dit-il, dans la *High Church* (Haute-Eglise) [2], et elle me plaisait comme la plus décorative de la Communion anglaise. On m'enseignait à être modéré, antiromain, à croire à la présence réelle sans la définir, à étudier la Bible et à apprécier la grandeur et la beauté du culte. Je puis dire sans impertinence que mon éducation religieuse était excellemment tempérée. La religion m'intéressait, j'admirais les belles cathédrales, j'acceptais Dieu comme une présence paternelle et une autorité. Je pensais à lui dans le passé et le futur, et rarement dans le présent. Je suivais à l'école des offices encore plus High Church que ceux auxquels j'étais accoutumé. L'église contenait un sombre et mystérieux sanctuaire avec une porte de bronze sculpté, le clergé portait des étoles de couleur, et le chant grégorien était en usage... Toutes les apparences, en un mot, du culte catholique...

Je retrouvai à Eton (collège célèbre à quelques lieues à l'ouest de Londres, fondé par Henri VI en 1440) une atmosphère académique qui m'était familière. Ma confirmation fut retardée d'un an ou deux, parce qu'on remarquait que je ne semblais pas la désirer...

Il ne la désirait pas beaucoup en effet. Il n'avait, en matière religieuse, que des désirs très

[1] Il n'y en a que trois, — *Le Maître de la Terre, La Lumière invisible,* et *Frank Guiseley,* — dont la traduction française soit l'œuvre de M. de Wyzewa. Et il est certain que l'incomparable beauté de la traduction a été pour une très grande part dans le succès exceptionnel de ces trois volumes chez nous.

[1] Mgr Benson prêche ce Carême de 1913 à Rome, à l'église San Silvestro *in capite* (en anglais évidemment).

[2] On sait que trois grands partis se font la guerre au sein de l'Eglise d'Angleterre : *High Church* ou Haute-Eglise, *Broad Church* ou Eglise Large, *Low Church* ou Basse-Eglise. — Salisbury les définissait pittoresquement : le Sacrement, l'Emotion, la Philosophie ; et Disraëli : le Cérémonial, l'Enthousiasme, la Libre Spéculation.

« tempérés. » Il fit à la confirmation la préparation réglementaire, sans répugnance comme sans ferveur. La question de la communion ensuite éveilla davantage son attention, mais sans modifier autrement son état d'esprit. C'est au sortir d'Eton et avant d'aller à Cambridge (Université) qu'il éprouva pour la première fois un sentiment religieux : il était à Londres, à s'occuper de théosophie : — « Soudain, dit-il, je fus absorbé et comme transporté par la musique et la beauté du culte à Saint-Paul. »

Saint-Paul est, comme on sait, la cathédrale anglicane de Londres. Ce culte qui ravit notre jeune homme était donc un culte protestant, mais avec une pompe toute catholique ; et il a frappé même des catholiques fervents comme Gounod, qui cite ces cérémonies de Saint-Paul parmi les plus émouvantes manifestations religieuses.

Une émotion artistique, ce sera à peu près toute la religion de Benson au cours de ses années d'Université à Cambridge. C'est tout ce qu'il entend aux longs offices auxquels il s'astreint « par devoir. » Il assiste même quelquefois, avec un nouveau converti, à la grand'messe à l'église catholique, mais sans en retirer « d'autre impression qu'un vague mélange de mépris et de respect. » Il note qu'un jour, à l'aspersion, il eut « comme une secousse » en sentant une goutte d'eau bénite lui tomber sur le visage : secousse qu'il ne précise pas autrement et qui a bien pu n'être qu'une manifestation instinctive de ce sentiment de mépris dont il a parlé tout à l'heure.

Somme toute, il reste indifférent en matière religieuse, avec cela très occupé d'hypnotisme, et son meilleur ami à cette date est un athée endurci.

Pourquoi alors se vouer à l'état ecclésiastique, se faire clergyman ? Il se le demande ; et il ne se l'explique pas :

Tout en apprenant la théologie, je ne pouvais concevoir que l'Eglise d'Angleterre représentât l'institution primitive du Christ. Les catholiques romains me semblaient en décadence ; les ritualistes, bien dégénérés ; et les protestants extrêmes, bruyants, extravagants et vulgaires.

Ce n'était donc point la foi ni l'esprit surnaturel qui le poussait vers le sanctuaire ; et déjà pourtant une certaine intuition lui montrait que pour servir l'Eglise il fallait garder le célibat :

Je ne voyais pour moi qu'une seule destinée possible, celle d'un paisible clergyman de campagne, installé dans un joli presbytère, avec un beau jardin, un bijou d'église, et menant une calme existence de célibataire, car le mariage m'avait toujours paru incompatible avec l'état religieux. Je me préparai pendant un an et demi à recevoir les ordres sous la direction de Dean Vaughan, à Llandaff. Nous passions des jours tranquilles, lisant le Nouveau Testament, composant des sermons, jouant au football et suivant les exercices de la cathédrale.

Ordonné diacre anglican en 1894, il est envoyé à la mission d'Eton. Là, la High Church reprend possession de son esprit : au fond, et sans qu'il s'en rende un compte clair, ce par où elle lui est sympathique, ce sont les points qu'elle a de communs avec l'Eglise romaine. Sur la confession par exemple, il entend formuler les opinions les plus diverses : tel prédicant la déclare indispensable, tel autre la condamne [1]. Il écoute, et conclut en faveur de la confession :

Finalement, je décidai, avec le consentement de mon père, de faire une confession de toute ma vie devant un clergyman. La joie qui s'en suivit fut simplement indescriptible, je revins à la maison dans une sorte d'extase. Mon ordination m'apporta aussi un immense bonheur. Vers le même temps, je me liais d'amitié avec un novice oratorien, je l'avais connu à Cambridge, c'était un charmant homme dont les conversations aidèrent beaucoup à détruire les malentendus qui séparaient nos esprits.

II. — Vers la fin de cette année 1894, il perdit son père. Quelques semaines plus tard, il tombait lui-même gravement malade ; et les médecins lui ordonnaient d'aller passer l'hiver en Egypte. C'est ici que la grâce divine va lui donner le premier ébranlement. Pour lui comme pour beaucoup de ses compatriotes qui se sont convertis, le spectacle de l'Eglise catholique à travers le monde a été une révélation :

J'eus pour la première fois pendant mon séjour en Orient la révélation de la puissance de l'Eglise catholique, et mon orgueil anglican reçut une sérieuse atteinte : la High Church semblait de bien minime importance en France, en Italie, dans tous ces pays que je traversais, visitant des milliers d'églises ! Nous ne figurions nulle part, et ces vastes continents ignoraient même notre existence : une Eglise nationale est une pauvre chose à l'étranger ! Mon malaise s'accrut quand j'arrivai à Jérusalem, berceau de la chrétienté : nous n'étions rien en Terre-Sainte, nous n'y jouissions d'aucun privilège...

Nouvelle secousse à Damas, en apprenant la conversion au catholicisme d'un prédicateur anglican qui a eu sur lui une grande influence. Mais l'heure du chemin de Damas n'a pas encore sonné. Il rentre en Angleterre, et là, dans l'atmosphère traditionnelle, dans le cadre ordinaire de sa vie, ses impressions d'Orient s'effacent. On le nomme curé assistant à Hemsing ; il prêche beaucoup : église ravissante, musique exquise, cérémonial parfait, presbytère confortable, gens absolument aimables. Il est heureux, et ne se préoccupe plus d'autre chose. Cela dure un an.

Puis, de nouveau, voici ses inquiétudes religieuses qui le reprennent et qui s'accentuent. Son ministère l'a mis en relations avec des religieuses anglicanes, et il retrouve chez elles une véritable contrefaçon des rites catholiques : même Missel, mêmes processions, mêmes hymnes, règles ana-

[1] Il y a soixante ans, un clergyman anglican déclarait du haut de la chaire que celui de ses confrères qui oserait entendre une confession, mériterait la mort. On ne prévoyait pas alors le développement que devait prendre le ritualisme. Aujourd'hui c'est dans des milliers d'églises anglicanes (ritualistes) que la pratique de la Confession est en usage.

logues [1]... Qu'est-ce à dire que tout cela ?... Vainement le chapelain lui expose que l'Eglise anglicane est catholique [2] et possède toutes les prérogatives catholiques : — « Cela ne me satisfit pas, dit-il, je sentais l'abîme qui me séparait de Rome. »

Il tâtonne ; il cherche sa voie ; il croit, comme l'a cru plus d'un de ses frères en proie aux mêmes angoisses que lui, il croit un instant la trouver dans la vie religieuse telle que l'anglicanisme a essayé de la réaliser. Et il s'abouche à cet effet avec les Résurrectionnistes anglicans :

J'eus une entrevue avec le directeur de la communauté de la Résurrection de Merfield, le docteur Gore, un excellent homme parfaitement sympathique et distingué. Il parut comprendre mes aspirations et m'accepta comme novice. Je fus très impressionné par la tenue et l'atmosphère religieuses de la maison. J'étais persuadé que mes tourments touchaient à leur fin ; mais non : simplement mon attention était distraite et mon imagination occupée par d'autres visions.

Cette première impression d'admiration, il l'a gardée toujours, même après sa conversion ; il ne parle des Résurrectionnistes qu'avec reconnaissance ; il loue leur charité, leur fraternité, leur méthode, sorte d'adaptation des règles bénédictine et rédemptoriste. Il n'y a pas de vœux chez eux. Le noviciat y dure un an : ce temps révolu, et sur vote favorable de la communauté, le postulant est appelé à faire sa profession, laquelle n'est qu'un engagement à suivre les règles de la société pendant treize mois, avec intention déclarée d'y rester attaché pour toujours.

Voilà donc Benson chez les Résurrectionnistes anglicans. De plus en plus il adopte les usages romains ; il étudie tous les dogmes catholiques, sauf celui de l'infaillibilité du Pape ; il récite le Rosaire, il invoque les Saints, il emploie couramment le mot Messe, il est persuadé que le terme de « transsubstantiation » exprime la présence réelle. Il tient la Pénitence pour la façon normale de remettre les péchés ; et il prêche tout cela en un langage qu'il est bien obligé de voiler quelque peu, convaincu toutefois que ces doctrines sont seules capables de réveiller le zèle et la piété des foules :

Un curé ayant dit que mon enseignement était une mixture de romanisme et de wesleyanisme, je fus enchanté de ce reproche. Je donnais à cette époque un grand nombre de missions, et je dois l'avouer, bien qu'il soit pénible pour des catholiques de l'entendre, je passais au confessionnal beaucoup plus d'heures comme anglican que je n'en ai jamais passé comme prêtre catholique. J'éprouvais beaucoup de satisfaction dans ce labeur, et j'étais disposé à faire ma profession religieuse. Je fus alors mandé par le docteur Gore ; et à ma grande surprise il me dit que j'étais en danger de verser du côté de Rome. Je lui répondis négativement, en toute sincérité : je n'avais en ce moment aucune incertitude et j'entrai sans hésitation dans la voie ouverte : la cérémonie eut lieu en juillet 1901. Et, chose curieuse, la soutane que je revêtis ce jour-là est celle même que je porte en ce moment, adaptée à la coupe romaine.

Ses travaux de missionnaire cependant le mettent de plus en plus à même de constater les variétés infinies de doctrine et de cérémonial dans l'Eglise anglicane. Et pourtant on ne l'appelait que dans les paroisses où sa méthode était acceptée : il ne se fût pas fourvoyé en communautés de Large ou de Basse-Eglise :

Rien qu'à Merfield je trouvais les enseignements les plus contradictoires. Ici, on portait l'étole seule et point de vêtements sacerdotaux ; là, ils étaient de mise pour les offices où n'assistaient pas les protestants de distinction. Et les idées avaient toujours une corrélation étroite avec ces signes extérieurs. Tantôt il fallait voiler adroitement la question de la présence réelle et reléguer vite dans l'ombre la Pénitence comme sacrement de réconciliation. Tantôt je pouvais enseigner tout cela explicitement, devant les petites gens. Un simple coup d'œil sur le clergyman et sur son église me suffisait, à la fin, pour diagnostiquer sa doctrine et celle de ses ouailles ; et alors je parlais en conséquence... Devant de telles divergences, je commençais à ne plus considérer l'Eglise anglicane comme une autorité enseignante divine ; je courais alors m'enfermer dans ma communauté, où du moins je retrouvais la paix et l'unanimité de pensée.

III. — C'est vers cette époque, dans l'automne de 1902, que Benson écrivit *La Lumière invisible*.

D'autres de ses romans, comme *Le Maître de la Terre*, ont pu avoir plus de succès ou faire plus de bruit à l'étranger. En Angleterre même, c'est *La Lumière invisible* qui a le plus contribué à établir la réputation de son auteur. Et nulle œuvre en effet n'est plus typique, n'est mieux caractéristique, non pas seulement de la manière littéraire de Benson, mais, ce qui est l'essentiel pour nous, de sa tournure religieuse.

Ce n'est pas un roman. C'est une série de récits mystiques, inspirés à Benson par les confidences de quelques religieux ses compagnons à Merfield. Mais à tous ces récits (il y en a une douzaine et demie) il a mis sa marque ; et c'est son âme qui se révèle ici à nous.

Ame catholique, ou âme protestante ?

[1] Les ritualistes de l'Eglise anglicane ont fondé des Congrégations religieuses, d'hommes et de femmes, sur le modèle des Congrégations catholiques, parfois même avec les trois vœux. Que valent ces imitations ?

Là-dessus les avis semblent assez partagés. Plusieurs (même parmi les anglicans) n'y voient qu'une contrefaçon très superficielle et hypocrite de ce qui se fait dans l'Eglise catholique (ils nous ont pris même nos dénominations : ils disent, par exemple, F. J., *Fraternity of Jesus*, pour S. J., ou O. H. R., *Order of the Holy Radeemer*, pour C. SS. R., etc.; ils se font appeler « Pères » et « Sœurs » comme c'est l'usage chez les catholiques ; etc.).

Il est certain cependant, pour beaucoup de ces pseudo-religieux et pseudo-religieuses, que c'est un attrait pieux et vraiment chrétien, le désir de la perfection, le besoin du sacrifice, qui les a poussés vers cette apparence de vie religieuse. Pour beaucoup même (comme on va le voir pour Benson), cette simili-vie religieuse a été comme la préface de la conversion au catholicisme : c'est là un cas qui, d'après le P. Blötzer (travail publié dans les *Stimmen* il y a une dizaine d'années), se présente plus souvent dans les Congrégations d'hommes que dans les Congrégations de femmes.

[2] Allusion à la théorie de Pusey qui, pour échapper au devoir d'entrer dans l'Eglise romaine, imagina que l'Eglise « catholique » se composait de trois branches également « catholiques, » également chrétiennes et dotées de toutes les prérogatives dont le Christ a voulu que son Eglise fût enrichie : la branche romaine, la branche anglicane, et la branche orientale (le schisme grec).

Benson, à cette date, était encore anglican ; mais, dans quelle mesure de plus en plus restreinte, on vient de le voir. Au vague de certaines vues, à telle définition, par exemple, ou telle description de la foi et de sa différence d'avec la conviction scientifique (p. 149 150), on sent l'homme qui n'est pas encore en possession claire de la vérité religieuse. Il nous dit lui même que le livre a trouvé « un égal succès parmi les catholiques et parmi les protestants ». Et les catholiques n'ont pas eu tort de saluer par avance, en l'auteur de ces pages, un des leurs. Il a groupé ces récits, ces « histoires semi-mystiques », autour d'un homme qu'il appelle « un prêtre catholique : » — « On m'a demandé à plusieurs reprises, dit-il, si j'avais en vue un catholique romain ou un anglican : je ne me suis pas représenté spécialement l'un ou l'autre. » Voilà qui caractérise bien l'état d'esprit de Benson à cette date : il n'est plus anglican, et il n'est pas encore catholique; mais entre ceci et cela il évite de voir une opposition absolue. La crise qui doit en lui mettre aux prises sa vieille âme anglicane et sa naissante âme catholique, ne s'est pas encore déclarée à l'état aigu.

La caractéristique psychologique et religieuse du « vieux prêtre » qui à travers cette série de récits nous fait une sorte d'autobiographie (c'est-à-dire de Benson lui-même), c'est un don spécial de perception sensible de la vérité spirituelle. Don où il ne faut pas voir une chose absolument extraordinaire : il est commun à toutes les âmes douées d'une vie intérieure un peu active et profonde. Ce qu'il y a d'extraordinaire ici, c'est le développement anormal qu'il a pris. D'autres, pour atteindre la vérité spirituelle, recourent à des déductions scientifiques; d'autres y vont par des voies poétiques, par les arts : à l'âme du « vieux prêtre » elle se présente « sous des formes directement sensibles ».

Individualisme protestant et libre examen ? va-t-on dire. — Non : car le « vieux prêtre, » si jamais ses visions s'étaient trouvées contrevenir le moins du monde à la Révélation divine, il les eût rejetées avec horreur, étant pleinement persuadé qu'une entière soumission au seul véritable Maître « *doit toujours, normalement, précéder l'exercice de toutes nos autres facultés spirituelles.* »

Illuminisme ? dira-t-on encore. — Peut-être. C'est un écueil, en tous cas, que l'on a plus d'une fois l'impression de côtoyer, à la lecture de ces pages. Il y a des Saints qui ont eu de ces perceptions sensibles de choses spirituelles, qui ont senti, par exemple, l'état de grâce, la pureté ou l'impureté des personnes qui les approchaient. Mais, chez ces Saints, il s'agit de grâces extraordinaires dont la réalité a d'ailleurs été contrôlée par l'Eglise. Ici, au contraire, on néglige trop d'accentuer le côté extraordinaire de ces sortes de phénomènes[1] (et Benson n'était pas en mesure de le faire, à l'époque où il écrivit ce livre, étant privé encore des lumières dont la théologie mystique catholique éclaire ces questions abstruses).

Le « vieux prêtre » voit, par exemple, une religieuse (qu'il ne connaît pas) agenouillée au pied du Tabernacle, et il perçoit un lien vital, un fil vivant qui unit cette femme au Tabernacle, « quelque chose comme le fil électrique du télégraphe unissant l'appareil récepteur avec la main qui télégraphie à l'autre bout » ; bien plus, il comprend qu'à l'intérieur du Tabernacle « se produit un mouvement intense et continu, » que « quelque chose y bat qui ressemble à un vaste cœur, » que « chacun de ces battements paraît retentir à travers toute la chapelle, » qu' « un mouvement analogue se passe dans le cœur de la femme, » etc., etc. (p. 104-111).

Tout cela est très beau, certainement ; et l'on peut en tirer un parti excellent, mais à titre de comparaison seulement, à condition de ne point s'imaginer trop aisément avoir la perception directe des merveilles de cet influx divin dont la réalité nous sera montrée sans voiles dans un autre monde.

Il voit un monde dans un grain de sable, un ciel dans une fleur sauvage, l'éternité dans une seule heure. Il voit l'âme chrétienne « au centre d'un

[1] C'est ainsi que le « vieux prêtre » compare ce don de perception spirituelle au sens esthétique : celui-ci est plus développé chez certains ; de même celui-là : « Il a plu à Dieu de revêtir chez moi cette faculté (de perception spirituelle) (que tout homme possède à un certain degré) d'une finesse et d'une pénétration exceptionnelles, — tout de même qu'à vous, par exemple, a été accordé un pouvoir très vif de découvrir et d'apprécier la beauté dans des choses où d'autres, peut-être, ne l'aperçoivent pas. Et ces dons ne sauraient être des titres de crédit, pour moi non plus que pour vous : nous n'avons pas plus le droit d'en tirer vanité que de la couleur de nos yeux, ou d'une aptitude particulière pour les mathématiques, ou de la possession d'une grande vigueur corporelle. » (p. 5).

Voyez encore l'explication purement physique qu'il donne de ce phénomène : tous les ans, à la date anniversaire de la mort de saint Thomas Becket, un des assassins revient gémir son aveu à la grille d'un confessionnal. Il a entendu, lui, à ce confessionnal, cet assassin lui redire cet aveu en sa langue archaïque, toute mêlée de mots français... Il l'a entendu, mais il ne l'a pas vu, car il n'y avait personne... Et voici comme il l'explique :

« L'émotion humaine a un don d'influencer ou de saturer la nature inanimée. Cela est simplement le principe fondamental de toute la création. Ainsi, l'expression de notre visage, causée par les mouvements des molécules chimiques dont se compose notre chair, varie, d'après nos divers sentiments. Donc, on peut dire que les passions violentes de haine, de colère, de terreur, de remords, éprouvées par ce malheureux homme il y a sept siècles, se sont combinées pour constituer un fluide spirituel très puissant, qui a si profondément imprégné l'endroit où il s'est répandu que, *dans certaines conditions, il est capable de se reproduire sous une forme sensible.* Par manière de comparaison, ce serait quelque chose comme ce que nous fait voir le phonographe, où les vibrations du son se traduisent, d'abord, en empreintes de cire, et puis renaissent en tant que vibrations lorsque certaines circonstances le permettent... J'estime qu'il n'y a aucun matérialisme à croire que des êtres spirituels soient contraints de s'exprimer dans les limites de l'espace et du temps, et que la nature inanimée, aussi bien que la nature animée, puisse servir de moyen d'expression à l'invisible. Tous les arguments contre une telle possibilité ont été réduits au silence, une fois pour toutes, du moins pour les chrétiens, par nos doctrines de l'Incarnation et des Sacrements... » (p. 159-169).

univers de réalités et de forces où chaque mouvement de son cœur et de ses lèvres décide du sort des destinées humaines pour l'éternité. » Il a un jour, sur un visage humain, l'intuition formidable de ce que c'est que la *pœna damni*, et c'est ici l'une des peintures les plus poignantes de ce livre : « Tout cela, je vous affirme que je l'ai vu, pendant l'espace d'une seconde ! » (p. 66). Il voit quantité de phénomènes que les savants essaient d'étiqueter télépathie et qu'il perçoit manifestement être des interventions surnaturelles (ou préternaturelles) soit de Dieu et de ses bons Anges, soit des démons : et, en principe, nous croyons qu'il est dans le vrai, ce qui n'empêche pas de maintenir toutes réserves 1° quant aux applications pratiques, quant à l'interprétation surnaturelle de chaque fait en particulier, 2° quant au don lui-même de percevoir ces réalités dont l'existence n'est pas douteuse mais reste objet de foi ou de créance, et non de vision. Il croit que sa première vision lui est venue dès sa « petite enfance, » encore que ce ne soit là qu'une conjecture, ajoute-t-il, fondée sur un passage du journal intime de sa mère. Mais, aux environs de sa quatorzième année, il se souvient nettement d'avoir eu une vision bien caractérisée ; et depuis lors, ce don n'a cessé de s'exercer :

Ce pouvoir de vision est par moments si absolu, que le monde spirituel m'apparaît alors aussi visible que ce que nous appelons le monde naturel. Dans ces moments-là, en vérité, je continue le plus souvent à *sentir* (c'est lui qui souligne) la différence entre le monde spirituel et le monde naturel : mais tous deux se révèlent à moi simultanément, comme sur un même plan ; et il ne dépend que de moi de percevoir avec plus de force l'un ou l'autre des deux...

Des miracles et des prodiges, il y aura bientôt quatre-vingts ans que j'en suis entouré à chacun de mes pas, de telle sorte que j'ai littéralement l'impression de voir et de toucher la grande Main protectrice qui me conduit à travers l'existence...

C'est ce sens du merveilleux, de l'invisible, du surnaturel, de l'au-delà, qui donne à l'œuvre de Benson un cachet unique, d'une poésie intense et d'une rare puissance d'émotion.

C'est aussi ce qui explique qu'il n'ait pas été toujours compris d'un public qui lit trop vite. Il faut, à cette lecture, quelque recueillement. Il faut se mettre en état de poésie surnaturelle, je dirais presque en état de grâce. On a fait chez nous fête bruyante à son *Maître de la Terre*, parce que le merveilleux en est plus tapageur et se déroule moins dans les sphères intimes de l'âme que dans les sphères, mieux perceptibles aux yeux vulgaires, de l'aéronautique. *La Lumière invisible* n'a pas trouvé autant de succès (malgré l'excellence tout exceptionnelle de la traduction, qui est de M. de Wyzewa) ; et ce que nous venons de dire explique pourquoi. L'an dernier, M. de Wyzewa nous donnait encore, en français, cette *Vocation de Frank Guiseley* qui est une des récentes œuvres de Benson catholique et qui est une des plus typiques, nous montrant, mieux que toutes les précédentes, une de ces destinées singulières placées en dehors de la voie commune. Tout le monde cependant ne l'a pas compris. Et il faut avouer que les épisodes étranges y abondent et que, si l'on n'en tient pas solidement le fil, on est vite dérouté.

Ce Frank Guiseley, étudiant à Cambridge, vient de se convertir au catholicisme : son père le déshérite, lui interdit désormais sa maison ; sa fiancée le rejette. Il quitte Cambridge et déclare qu'il ira vivre sur les grands chemins, qu'il se fera trimardeur, qu'il veut prendre contact avec les plus rudes réalités et les expérimenter par lui-même. Ses amis croient d'abord à une boutade, à un caprice. Mais la boutade se prolonge : « La main divine était descendue en lui et l'avait conduit du naturel dans le surnaturel. » Rebuffades, affronts, misères, il goûte de tout, et il goûte tout, pour l'amour de Dieu, sans savoir d'ailleurs où Dieu entend le conduire. Il s'abouche, chemin faisant, et se lie avec deux vagabonds, un aventurier sans foi ni mœurs, qu'on appelle le Major, et qui a planté là son épouse légitime, et une femme, Gertie, qu'il a arrachée à sa famille pour en faire sa maîtresse et surtout son souffre-douleur. C'est une figure inouïe que ce Major ! Mais c'est ici que se révèle la vocation de Frank. Sa vocation, ce sera de séparer Gertie de l'homme qu'elle ne peut épouser puisqu'il est marié, et de la rendre à sa famille. Voilà le but qu'il poursuit avec une constance, une volonté inébranlable, à travers les pires épreuves, la misère, la maladie, le déshonheur, la prison où le Major le fait condamner en son lieu et place. Et il y réussit : il rend Gertie à sa famille. Mais alors sa mission est terminée : le Major le tue.

Toute cette vie de souffrances de Frank, dans les desseins providentiels, tendait à ce but : le salut de Gertie. On a trouvé cela étrange ; et pourquoi ? *Omnia propter electos*. Les Annales des Missions ont raconté jadis l'histoire d'un jeune homme qui, se sentant appelé à l'apostolat, entra au Séminaire, fut envoyé en Chine, et là, avant même d'avoir rejoint son poste, rencontra, dans une forêt, un païen à l'agonie : il l'instruit, le baptise, puis tombe lui-même malade et meurt : Dieu l'avait appelé au sacerdoce et à l'apostolat, simplement pour sauver ce païen et montrer de quel prix est à ses yeux le salut d'une âme [1].

Est-ce là une leçon qu'il soit superflu de rappeler et d'illustrer pour nos contemporains ? *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*. Ce mystère de la souffrance humaine, agréée de Dieu pour le salut de nos frères, c'est le mystère même de Jésus. *Christus dilexit* ME, *et tradidit semetipsum pro* ME. Et le mot immortel que Pascal a entendu dans

[1] Celui de nos critiques qui a le mieux entendu le sens surnaturel de ce livre, c'est M. Marcel Lebon (de *Romans-Revue*, octobre 1912). — Quant à M. Louis Dimier, il écrit, dans *Polybiblion* d'octobre 1912 : — « Bref, cela sent le piétisme huguenot ou le stoïcisme humanitaire, plus que la divine charité. Et si *(comme il paraît)* l'auteur est catholique, je ne me charge pas d'expliquer ce mystère. » Le vrai « mystère, » ce sont des lignes comme celles-là.

sa contemplation : « Je pensais à toi dans mon Agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi ! » Il y a des gens qui ont l'air de trouver tout simple que le Fils de Dieu ait mené pour eux une vie de douleurs terminée par la mort de la Croix et qui s'indignent contre la cruauté d'un Dieu qui sollicite de leur bonne volonté un instant de souffrance en communion avec la Passion de son Fils.

Méditer ces lignes de l'examen de conscience que Frank a rédigé, dans sa détresse, pour son directeur spirituel (p. 145-153) :

... L'unique chose à laquelle j'aspirais était de me perdre quelque part, de me cacher à moi-même. La religion, naturellement, ne me semblait d'aucune consolation. Aussi bien n'ai-je jamais compris ce que bien des personnes entendent par les « consolations » de la religion. Celle-ci ne me paraît pas du tout être une chose comme la poésie ou la musique, vers laquelle on puisse se réfugier de temps à autre. *Ou bien elle recouvre et embrasse tout, ou bien elle n'est pas une religion.* Ou bien elle est à la fois le fond et l'avant-plan de notre vie, ou simplement un jeu, dont l'idée m'a toujours indigné.

Or, tout ce qui m'arrivait achevait, en un sens, de me prouver que la religion était profondément vraie, car elle seule donnait de l'unité et de la possibilité à tout le reste de ce qui m'arrivait...

Ce que je ressentais est très difficile à décrire en paroles. Avant tout, je dois dire que je n'étais pas précisément heureux, mais enveloppé d'un calme absolu. Je voyais tout d'un coup que ce qui avait fait tout le mal, en moi, était que je m'étais considéré moi-même comme le centre des choses, tandis que Dieu m'intéressait simplement comme une sorte de circonférence. Lorsque Dieu faisait ou permettait quelque chose, je me demandais pourquoi, en me plaçant à mon propre point de vue. Autrement dit, je formulais mes propres idées de justice et d'amour, et puis je comparais celles de Dieu aux miennes, et non pas seulement les miennes à celles de Dieu. — Ce matin-là, en me réveillant, je découvris soudain que cela encore était parfaitement insensé. Comment je ne m'étais pas aperçu plus tôt d'une telle vérité, c'est ce que je ne parviens pas à comprendre. Naturellement, d'autres personnes me l'avaient dit, dans des sermons ou des livres : mais je suppose que, jusque-là, je n'y avais attaché aucun sens...

Et voici de nouveau la théorie du don de perception spirituelle :

Une foule de choses auxquelles j'avais cru simplement en tant que catholique, c'est-à-dire parce que l'Eglise me les affirmait, se sont rapprochées de moi et me sont apparues sous leur jour authentique. Je ne saurais songer à les définir ici, parce que ce sont des choses qu'il est impossible de définir : on peut simplement *voir qu'elles sont ce qu'elles sont* (c'est lui qui souligne). Un matin pendant la messe, par exemple, non moins brusquement, j'ai vu comment la substance du pain se changeait, et comment c'était Notre-Seigneur qui s'unissait à nous dans la communion... Et ainsi de suite...

Mais déjà, avec ce *Frank Guiseley*, nous sommes dans la période catholique de Benson ; et nous n'avons pas encore dit sa conversion. C'est le catholicisme latent, et souvent éclatant, de sa *Lumière invisible*, qui nous a amenés à devancer l'ordre chronologique. A une prochaine Causerie le récit de la conversion de notre auteur.

IV. — Presque au même moment où paraissait notre Causerie sur Soloviev (*Ami*, 19 déc. 1912), le P. M. d'Herbigny donnait (*Etudes*, 20 déc.) un nouvel article sur le célèbre converti du schisme russe. La conversion de Soloviev nous a été révélée en 1910 par le témoignage du prêtre même qui avait reçu en 1893 son adhésion à l'Eglise. Le P. d'Herbigny publie maintenant quelques extraits d'une lettre qu'il reçut du cardinal Rampolla le 22 août 1912 : le cardinal l'y félicite de son livre, lui exprime chaleureusement toutes les espérances qu'il en conçoit pour l'avenir religieux de la Russie, et ajoute : « Quant aux documents relatifs à Vladimir Soloviev, je puis vous dire que tout ce qui se réfère à cette question est gardé dans la Secrétairerie d'Etat. » On sait que le cardinal Rampolla était Secrétaire d'Etat quand les conditions spéciales du cas de Soloviev furent soumises à Rome et discrètement examinées ; et l'on sait aussi combien il s'est personnellement intéressé aux affaires religieuses de Russie [1].

Des lecteurs ont pu s'étonner aussi du mystère dont on a laissé entourée la conversion de Soloviev, non seulement pendant sa vie, mais dix ans encore après sa mort. A des circonstances diverses correspondent des attitudes diverses. L'Eglise n'a point admis autrefois que tous ses néophytes fussent des Polyeucte, et elle a condamné les témérités et la présomption des montanistes et des donatistes. De même, aujourd'hui, elle n'a garde d'imposer à tous les convertis la même ligne de conduite. Les convertis de l'anglicanisme au siècle dernier ont pu, pour la plupart, chanter à haute voix la joie de leur retour au bercail : la prudence chrétienne ne leur eût pas permis de le faire, sauf raisons exceptionnelles, au temps d'Elisabeth. La Russie du temps de Soloviev, la Russie même d'aujourd'hui, tout au moins le

[1] Personnellement le cardinal Rampolla était plein de sympathies et d'espérances pour l'avenir religieux de la Russie. Et, d'après le P. d'Herbigny, c'est là qu'il faut chercher la raison qui détermina le *veto* de l'Autriche au Conclave de 1903 : « Les affaires de France n'y furent pour rien. » Elles étaient bien pour quelque chose cependant dans l'animosité vigoureuse que professait à l'endroit du cardinal tout ce qui était allemand. Mais nous croyons volontiers que c'est la slavophilie du cardinal qui a été la raison déterminante du fameux *veto*.

Et c'est cette slavophilie aussi qui permettrait de prêter une couleur de piété à l'acte du cardinal Puzyna acceptant et « se faisant un honneur » de présenter au Conclave le *veto* de son souverain : « Le cardinal Gruscha (de Vienne), pressenti pour la délicate mission, refusa. Mais l'âme polonaise du cardinal de Cracovie était plus portée à voir dans un rapprochement avec la Russie un péril pour l'Eglise catholique. » Le P. d'Herbigny a recueilli ces renseignements à Cracovie. Nous y en avons nous-mêmes recueilli d'analogues il y a quelques années ; et nous avons pu constater que l'on ne s'y faisait pas une idée exceptionnelle de la perspicacité du cardinal Puzyna.

Le P. d'Herbigny, dans une lettre très sympathique dont nous le remercions, nous signale une erreur que nous avons commise dans notre article du 19 déc. dernier, p. 1125, note : la princesse de Sayn-Wittgenstein chez qui Soloviev fut reçu, n'était pas la princesse Caroline dont nous avons retracé la vie en 1903 (et qui était Polonaise), mais une Russe authentique, née Bariatinski, et qui est encore de ce monde : « plus que nonagénaire, elle vit pieusement près de Lausanne. » Elle n'a rien de commun donc avec le comte Orlowski. Elle a publié en 1907 un volume de *Souvenirs* (1825-1907).

petit monde des fonctionnaires russes ne garantissent guère plus de liberté que ne faisait l'Angleterre d'Elisabeth. Soloviev avait une influence à exercer, une mission d'initiateur à remplir ; et c'est dans cette vue que le silence lui fut imposé :

La réserve, en certains cas, n'a rien de pusillanime, écrit le P. d'H. Il faut parfois un grand courage pour se taire et pour rester prudent, par obéissance, pendant plusieurs années et jusqu'à la mort.

Voici, par exemple, un cœur d'apôtre tout consumé de zèle. Incessamment, il fait monter aux lèvres un cri d'appel qui émouvrait les âmes fraternelles. Mais incessamment aussi, par obéissance, ce bouillonnement intime est refoulé : énergique, la volonté sacrifie la joie enivrante des fières paroles et des beaux gestes, elle leur préfère la préparation lente et méthodique de résultats durables. Peut-on rêver une immolation plus rude, un témoignage de foi plus pur et plus méritoire ?

Les martyrs tressaillaient de joie en recevant leur condamnation à mort, et plusieurs avaient pleuré quand ils avaient dû se cacher. La déportation en Sibérie exigerait parfois moins d'abnégation que le renoncement quotidien aux spontanéités les plus généreuses et aux plus saintes aspirations. La Providence demande souvent aux initiateurs de ses œuvres divines de livrer à la souffrance bien plus que leur corps : leur âme et toutes ses puissances et toutes ses opérations. Il faut que le grain de blé tombe en terre et y périsse pour devenir fécond.

Soloviev l'avait compris. Et son oblation eut ce mérite spécial de persévérer, intrépidement silencieuse et joyeuse malgré tout. Ceux qui l'ont connu ont tous signalé la constance de sa sérénité gracieuse : paix aimable, douceur souriante, purs reflets de son âme, admirables en un homme d'activité dévorante. J'ai dit ailleurs que cet épanouissement de la bonté lui semblait le nécessaire apanage des vrais chrétiens : vertu personnelle d'abord, mais plus encore vertu apostolique, *vertu apologétique* comme il disait.

Vertu véritable. Car il savourait toutes les amertumes de la lutte. Et, comme l'avouait son soupir de mourant, il avait senti souvent que « le service du Seigneur est rude. » Lui, si éloquent, il avait conclu devant Dieu qu'il devait presque toujours taire son grand amour devant ceux de sa race, et il restait privé presque constamment d'autres confidents. Qu'importe ? Il avait pris sa résolution en vue d'un bien plus réel, il fut fidèle à la tenir.

V. — Dans la Correspondance, publiée l'an dernier (voir *Ami* 1912, p. 1018), du pape Benoît XIV et de son cher cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, il y a un trait qui revient à plusieurs reprises et qui a intrigué : c'est que le Pape donne à son correspondant le titre de « tertiaire jésuite » et même une ou deux fois le titre de « général des tertiaires jésuites. » Que signifie cela ? (Voir une note très documentée de M. Geoffroy de Grandmaison dans *Bulletin de la Société bibliographique,* nov. 1912 ; articles aussi de M. L. de Lanzac de Laborie, *Correspondant* du 25 nov., et du P. Dudon, *Etudes,* 5 août 1912).

Or, les Jésuites n'ont pas et n'ont jamais eu de Tiers-Ordre. On a vu des Jésuites être autorisés, pour un temps et très exceptionnellement, à vivre dans le monde sans porter l'habit religieux : tel fut le cas, classique en l'espèce, de S. François de Borgia, qui en reçut du Pape la permission pour régler les graves affaires de sa famille et de ses charges à la Cour avant d'abandonner son duché et sa fortune. M. G. de Grandmaison cite encore le P. Possevin. Mais ce sont là des cas tout à fait exceptionnels qui n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle Tiers-Ordre (Possevin, né en 1533, entra dans la Compagnie de Jésus en 1559 ; puis, en 1560 et 1561, chargé de négociations importantes auprès du duc Emmanuel-Philibert de Savoie, il doit se présenter partout, non comme jésuite, mais avec son titre de commandeur de St-Antoine de Fossano ; il est même obligé par le P. Lainez à faire profession dans l'Ordre militaire de St-Antoine, étant considéré alors comme sorti de la Compagnie avec promesse d'y rentrer quand sa mission sera terminée : cf. Fouqueray, *Hist. de la Compagnie de Jésus en France,* I, p. 335-338).

Mais, en dehors de tout Tiers-Ordre proprement dit, ce qui est vrai, c'est que certains bienfaiteurs insignes, fondateurs de Maisons, de Collèges, etc., peuvent recevoir du Général des Jésuites des *Lettres d'affiliation* ou *de participation.* Toutefois ces affiliés ne deviennent point par là membres de la Compagnie ; ils ne contractent aucun engagement envers le Général et ne sont point soumis à son autorité : ils participent seulement aux mérites et aux prières de la Compagnie.

Il y a aussi les Congréganistes, les membres des Congrégations de piété fondées et dirigées par les Jésuites. Ceux-ci étaient très nombreux autrefois, et se recrutaient, non pas seulement chez les adolescents, mais chez des gens de tout âge et de toute condition. Ils étaient et sont sous l'influence des Jésuites, et c'est pourquoi les pamphlétaires les appellent « Jésuites à robe courte. » Mais ils ne prononcent aucun vœu et ne sont soumis à aucun engagement, secret ou non, envers le Général. Il n'y a rien là qui puisse être qualifié Tiers-Ordre, au sens canonique du mot.

Tencin a été certainement Congréganiste : il a été admis, le 2 février 1738 (étant âgé alors de cinquante-huit ans, archevêque d'Embrun depuis 1724 : il sera cardinal l'année suivante, 1739, et archevêque de Lyon en 1742, † 1758), à la « Congrégation de la Purification, » qui tenait ses réunions de piété à la Maison professe de Paris.

Avait-il, de plus, obtenu un de ces diplômes d'affiliation dont il a été question plus haut ? Nous n'en savons rien ; nous n'en avons pas de preuves.

Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était l'homme des Jésuites et que, très ostensiblement, il se posait en ami et affidé des Jésuites, adversaire résolu des Jansénistes [1]. Et cela suffit à

[1] Aussi la secte l'a-t-elle poursuivi d'une haine féroce. Tencin n'était point un saint ; mais on ne voit pas qu'il ait mérité les accusations de libertinage et de simonie dont on l'a harcelé jusqu'à la tombe. Avant d'être « arrivé, » il fut un « arriviste, » et assez peu scrupuleux sur le choix des moyens. C'est lui qui prépara Law à abjurer le protestantisme, formalité indispensable pour que le financier pût être nommé contrôleur

expliquer le qualificatif de tertiaire jésuite que lui donne Benoît XIV ; car on ne voit pas que ce qualificatif, sous la plume pontificale, ait été autre chose qu'un badinage, une de ces plaisanteries dont le Pape avait gardé le goût et où il s'égayait volontiers dans ses tête-à-tête épistolaires avec son cher Tencin.

Benoît XIV avait connu Tencin au long Conclave d'où il sortit Pape (1740). Il le goûta ; il lui resta très attaché ; et comme il aimait à causer, et que son entourage du Vatican ne lui inspirait qu'une confiance très limitée [1], il se dédommageait, chaque semaine ou chaque quinzaine, en entretenant Tencin à cœur ouvert de tout ce qui l'occupait, l'intéressait ou l'inquiétait.

Or, croirait-on que, ces billets intimes à peine reçus de Rome, Tencin s'empressait d'en communiquer régulièrement copie ou traduction au ministère français des Affaires étrangères, ainsi que la preuve en subsiste aux Archives du quai d'Orsay ?... Aujourd'hui nous qualifierions cela trahison. Et c'en était une, objectivement. Subjectivement, non. Alors le service du roi primait tout, effaçait tout ; et c'est si Tencin eût gardé pour lui ces confidences pontificales, qu'il se fût regardé comme coupable de trahison envers l'Etat. C'était là la mentalité des gens d'ancien régime, et non pas seulement en France. C'est ce qui explique l'attitude de certains ambassadeurs ecclésiastiques vis-à-vis des Papes. Et c'est par cette mentalité aussi que l'on acheminait la vieille monarchie vers les effondrements révolutionnaires.

général ; et on ne voit pas que cette conversion de Law ait eu autre chose que le nom de commun avec les conquêtes spirituelles d'un Bossuet ou d'un Fénelon. Law au pouvoir, Tencin eu le tort de s'associer aux spéculations de son ex-catéchumène. Il s'entremit ensuite pour la négociation du chapeau cardinalice de Dubois ; et il exerça pour ce, à Rome, un véritable chantage qui, dit-on, hâta la fin d'Innocent XIII (1724). Il recourut, pour servir son ambition, au patronage non seulement de sa sœur la fameuse Mme de Tencin, sur le compte de qui l'affection fraternelle eût pu à la rigueur l'aveugler (celle-ci n'a pas été sans doute la nonne défroquée des pamphlétaires : enfermée au couvent contre son gré par son père, elle avait le droit et peut-être le devoir de provoquer l'annulation de vœux extorqués par la violence ; — mais, sa liberté une fois reconquise, elle en fit un étrange abus, menant de front l'intrigue et le dévergondage, amie trop intime du cardinal-ministre Dubois et de bien d'autres, mère sans cœur de l'enfant trouvé qui s'appellera d'Alembert, etc.), mais il employa les bons offices même de la duchesse de Châteauroux, maîtresse de Louis XV. — Une fois « arrivé » cependant, comme c'est le cas volontiers chez les ambitieux d'âme un peu haute, le succès même fut pour lui une école de modération et de dignité. Il eut assez de modestie et de défiance de soi pour décliner l'offre que lui fit Fleury de prendre sa succession au ministère ; et au lieu de s'éterniser à la Cour comme tant d'autres, il sollicita de Louis XV (1750) la permission de quitter Versailles pour achever ses jours dans son diocèse, et il passa en effet les huit dernières années de sa vie à Lyon ou dans les environs, occupé à évangéliser son « troupeau, » comme il l'écrivait au roi.

[1] « L'expérience de dix années de Pontificat, écrit-il, Nous a appris à ne croire en personne de Notre entourage, excepté l'abbé Vittori, chanoine de Saint-Pierre, qui chante l'Evangile dans la chapelle et dont Nous n'avons jamais entendu la voix que dans l'exercice de ses fonctions, ayant la parole de Dieu sur la bouche. »

VI. — Le *Correspondant* du 25 nov. 1912 a publié une série de lettres inédites de l'abbé Perreyve à Charles Ozanam (chirurgien de l'hôpital Saint-Jacques, frère du grand Ozanam dont Mgr Baunard a récemment écrit une nouvelle Vie). Nous citerons quelques lignes de celle-ci, qui est datée de Pau, 14 décembre 1851, douze jours après le coup d'Etat. Henri Perreyve, né en 1831, avait alors vingt ans :

Bien cher Monsieur Charles, croyez bien que je m'accuse fort de ne vous avoir point encore écrit, au milieu de tant de choses qui me rappellent votre souvenir. J'ai pour excuses les tristes événements de ces derniers jours (le coup d'Etat). Vous me permettrez, mon cher ami, de ne vous en point parler. Non pas que la crainte d'être lu arrête en moi l'expression de mon sentiment... J'ai dit trop haut ici ce que j'avais sur le cœur, et j'ai failli prendre ma part des honneurs de la prison, mais j'estime qu'il n'est plus temps de parler, puisque l'action est devenue impossible. Il faut attendre, dans le sentiment également douloureux d'une grande haine contre un si audacieux attentat et d'un dégoût profond pour les excès de cette ignoble démagogie. A vrai dire, il ne nous reste plus à nous que le droit de pleurer sur tant de malheurs et aussi d'espérer en Dieu, qui, plus que jamais, est notre seul maître et légitime seigneur. Il faut reconnaître en tout cela la force de ce bras puissant qui châtie les peuples par les tyrannies et les tyrannies par les peuples, selon le plan d'une Providence d'autant plus miséricordieuse qu'elle semble d'abord plus sévère... Ces choses-là auront leur temps comme celles qui les ont précédées, et peut-être cette pauvre France aura recueilli quelque profit de tant d'épreuves !

Sans doute, sans doute. *Omnia cooperantur in bonum ;* et le développement de notre histoire montre bien que la France est de la catégorie des *diligentibus Deum* à qui s'applique ce verset de l'Apôtre. Déjà le vieux Balzac écrivait, au siècle de Richelieu : « Autant la France a fait de sottises, autant Dieu a fait de miracles pour la sauver. » Ce qui n'empêche qu'il fallait un fier acte de foi, à Perreyve et à plusieurs autres (point assez nombreux), pour nourrir cette espérance, en décembre 1851. Car Perreyve ajoute, — et que ceci est bien vu ! — :

Mais le mouvement (provoqué par le coup d'Etat) *n'est pas à la réformation des mœurs, et cependant, c'est l'éternel problème.* Je ne puis vous dire quelle tristesse s'empare de moi quand les journaux de Paris nous apportent, à côté des derniers récits de la guerre civile, les mille annonces de tous ces bals publics, toutes ces réjouissances, tout ce luxe véritablement sacrilège en ces jours de deuil... *Ce système d'affaiblissement et d'hébétement n'a pas échappé aux nouveaux maîtres, et il y a apparence qu'ils y fondent beaucoup d'espoir pour le maintien de leur bon coup.* Croyez-vous qu'à trois ou quatre reprises, les nouvelles officielles envoyées par le gouvernement et émanant du ministère de l'intérieur portaient en signe de joie et comme preuve que ce peuple est bien dompté ces paroles vraiment cyniques : « Tous les théâtres ont repris leurs représentations... Paris a repris ses airs de luxe,... de fête..., etc. » — Voici un échantillon des comptes rendus qui nous sont envoyés de la capitale (la coupure de journal jointe à cette lettre n'a pas été conservée), — et, au fond, je les trouve infiniment raisonnables dans le choix de leurs nouvelles. Aucune n'est plus significative, en vérité, et elle renferme tout le secret de nos abaissements...

Quelle clairvoyance dans ces lignes ! Avant même le rétablissement de l'Empire, Perreyve fixe à merveille la caractéristique du nouveau régime : *Panem et circenses ;* matérialiser le peuple pour l'asservir plus placidement ; l'étourdir, l' « hébéter » de luxe et de progrès matériel. Avec cela on gagne quelques années de repos dans l'abaissement ; mais quel réveil ensuite ! On avait peur, en 1851, de la marche en avant du socialisme ; mais la peur est la pire des conseillères. Des pages tristement vraies et navrantes du *Montalembert* du P. Lecanuet sont celles où l'on nous montre tant de gens parmi nous se ruant aux pieds du nouveau pouvoir en 1852 [1]. Et songer qu'il s'en trouverait peut-être aujourd'hui encore, parmi nous toujours, le cas échéant, pour faire le même geste et se croire, une fois de plus, sauvés par la résurrection de ce régime !... Comme le dit Perreyve, « l'éternel problème » est ailleurs. *Quid prosunt leges sine moribus ?*

Combien sont à méditer, dans le même sens, ces lignes d'Ozanam, du grand Ozanam, de celui dont beaucoup appellent de leurs vœux et de leurs prières l'introduction de la cause à Rome (lignes citées dans la belle étude donnée par M. Duthoit, professeur à l'Université catholique de Lille, sur *La pensée sociale de Frédéric Ozanam : Correspondant,* 10 janvier 1913) :

Ne demandons pas à Dieu de mauvais gouvernements, *mais ne cherchons pas à nous en donner un qui nous décharge de nos devoirs* en se chargeant d'une mission que Dieu ne lui a pas donnée auprès des âmes de nos frères.

Et à l'assistance qui humilie l'assisté en le prenant par en bas, par les besoins terrestres seulement, en ne s'attachant qu'aux souffrances de la chair, Ozanam oppose l'assistance qui honore : elle honore « quand elle prend l'homme par en haut, quand elle s'occupe premièrement de son âme, de son éducation religieuse, morale, politique, de tout ce qui l'affranchit des passions et d'une partie de ses besoins, de tout ce qui le rend libre, de tout ce qui peut le rendre grand. » — Le christianisme, dit-il encore, contient « toutes les vérités des réformateurs modernes et rien de leurs illusions ; » il est « seul capable de réaliser l'idéal de fraternité sans immoler la liberté. »

Dix-huit ans plus tard, c'est l'effondrement. De nouveaux documents sur les années 1870-1871 viennent d'être publiés par la *Revue Hebdomadaire* (11 janvier 1913) : ce sont des lettres de l'abbé Pouget de Saint-André, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure (promotion du cardinal Perraud et d'About, 1846), réfugié avec ses parents en 1848 à l'Ile-de-France, veuf, quelques années après, d'une jeune épouse qui mourut comme une sainte, entré, à la suite de ce deuil, au Séminaire Saint-Sulpice, et vicaire à Saint-Augustin de Paris au moment où éclata la guerre de 1870. Dès le mois d'août, après les défaites sous Metz, il prédit la chute de l'Empire, l'Empire retrouvât-il même la victoire (lettre qui a dû être écrite le 22 août) :

Encore une défaite et la gauche sera au pouvoir. Dans tous les cas, *vainqueur ou vaincu, je crois l'empereur fini :* un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra qu'il s'efface, sinon on l'effacera. L'avenir est donc sombre, quel que soit le résultat final de la guerre. Après la paix nous aurons un terrible compte à régler à l'intérieur, et ce sera un moment difficile. Je ne dis plus ma messe que pour la France.

Les lettres qui arrivent de l'armée exaspèrent l'opinion publique : ce n'est qu'un cri contre l'ineptie qui a présidé aux opérations...

Nous manquons de tout : cartouches, fusils, tout fait défaut ; les mobiles font l'exercice avec des bâtons. Et cependant je suis plein de confiance : l'attitude de Paris est superbe ; tant que le danger a été vague, on avait peur ; du jour où il est devenu certain, on l'a envisagé avec résolution.

Autre grande date de l'histoire contemporaine : le Krach de l'*Union générale* en janvier-février 1882. M. Alfred Capus vient de l'évoquer *(Revue Hebdomadaire,* 1er et 8 février) dans la conférence où il retrace sa jeunesse, ou l'histoire du « boulevard » parisien de 1880 à 1885. On se souvient que l'*Union générale,* Société de Crédit fondée en 1878 par Bontoux, avait rêvé de dresser une banque catholique en face de la haute banque juive. Et le rêve s'était réalisé : les actions, émises à 500 fr., atteignaient, à la fin de 1881, le cours de 2.100 fr. Epouvante des juifs, qui organisent une campagne à la baisse effrénée : l'*Union* est obligée de suspendre ses paiements, le 28 janvier 1882. Le procureur général, le juif Loew, mande Bontoux, qui n'a pas de peine à démontrer qu'il lui sera facile de réunir à bref délai les fonds nécessaires (120 millions restant dus à l'*Union* par les coulissiers) : Loew néanmoins le fait arrêter ; et le 2 février, la Société est déclarée en faillite, puis dissoute. Et à la fin de la même année, Bontoux est condamné à cinq ans de prison. Vingt ans plus tard, la découverte de l'escroquerie Humbert et les révélations sur les hautes complicités qui l'ont rendue possible, feront éclater l'innocence de Bontoux. La ruine de l'*Union* eut une répercussion énorme, non seulement sur la finance, mais surtout sur la politique républicaine. Et voici que M. Capus nous dit comment ce retentissement s'est étendu jusqu'au « boulevard. » Le Krach, qui ruina tant de nobles espérances, ruina aussi le boulevard. Et ce boulevard, où trônaient Octave Mirbeau, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Maurice Donnay, Fernand Vandérem, Grosclaude, Gaston Calmette, Alfred Capus lui-même, etc., ce boulevard ne serait pas autrement intéressant pour nous, s'il n'avait été remplacé par pis :

Le Krach fut une date capitale de l'histoire de cette époque. Le Paris de l'Empire et des premières années de la République fut remué de fond en comble ; de larges brèches y apparurent à travers lesquelles l'en-

[1] Lecanuet. *Montalembert,* t. III. *L'Eglise et le Second Empire (1850-1870),* p. 86-89.

vahissement commença. Vous savez ce qu'on appelle en géographie la ligne de partage des eaux. C'est la crête qui sépare deux bassins et qui marque l'origine commune des eaux qui les alimentent l'un et l'autre. Eh bien, l'année du Krach fut une véritable ligne de partage des eaux entre deux versants parisiens. A partir de là, Paris fut progressivement envahi par le cosmopolitisme de l'argent, et la physionomie du Paris moderne commença à apparaître.

VII. — Ce M. Capus est volontiers étiqueté optimiste. Il n'est que de s'entendre sur le sens des vocables. On résume sa philosophie d'un mot qui lui est familier : « Tout s'arrange. » Sans doute. Mais comment tout s'arrange-t-il ? L' « arrangement », le dénouement des situations les plus embrouillées résulte parfois d'une aubaine, inespérée ; plus souvent, d'une lassitude qui prend les acteurs et amène leur abnégation ; de l'oubli, qui est frère de la mort ; et enfin de la mort. Voilà bien des « arrangements » divers. Et la formule « Tout s'arrange » peut être aussi bien signée d'un pessimiste que d'un optimiste (voir étude consacrée à M. Capus par M. André Beaunier, dans *Revue des Deux Mondes* du 1er février).

On a étiqueté M. Capus optimiste, parce qu'il sourit. Mais son sourire est plein de clairvoyance. Il n'est point grandiloquent ; il badine. Mais son badinage vise à moraliser. Sa morale est incomplète sur plus d'un point, qui a été noté déjà par nous ; elle est bien intentionnée, et élevée. Cependant, a-t-il trop badiné ? Nous le croyons. L'ironie sans doute a sa place dans la littérature, et dans la plus saine des littératures. Il est bon qu'il y ait des écrivains qui mettent leur vigilance et leur coquetterie à présenter sous une forme légère, gracieuse, nonchalante même, de graves idées. Il ne faut pas que disparaisse, du visage de notre littérature, un sourire que les autres littératures n'ont pas, le plus adorable des sourires. Il ne faut pas que notre littérature française, libre et allègre depuis ses origines, s'emmitoufle et s'engonce de puritanisme : ce serait grand'pitié ! Mais que l'écueil ici est proche de la *via media !* Tant de gens risquent de ne pas entendre le badinage, de s'arrêter à la superficie, qui est badine, sans savoir aller au fond, qui est grave ! Le badinage a sa place légitime. Mais cette place, il faut la marquer ; il faut le limiter, le diriger. M. Capus le reconnaît : — « L'ironie et le dilettantisme, nous les mettrons mieux à leur place. Ce sont des dispositions exquises de notre esprit, si nous ne les appliquons pas à tous les actes de la vie sans exception, si nous savons nous en servir pour interpréter et non pour entraver l'action. »

Voilà qui est d'un bon propos. M. Capus a commis quelques péchés de jeunesse, il en fait son *mea culpa*. Les Français sont des gens qui savent faire un *mea culpa :* en quoi ils témoignent qu'ils sont toujours les fils aînés de l'Eglise. D'autres peuples n'entendent rien à ces repentirs. Les Allemands, quand on leur en parle, écarquillent niaisement des yeux et des lèvres qu'ils épaississent encore pour la circonstance. Ainsi faisaient les Pharisiens devant Madeleine aux pieds du Sauveur. M. Capus est Français ; et nous croyons à son bon propos.

Tout à l'heure on l'a entendu flétrir ce cosmopolitisme dont l'invasion débordante a suivi le krach de 1882. Mais, plus encore que « le cosmopolitisme de l'argent », c'est le cosmopolitisme des idées qui lui apparaît un fléau. Nous avons eu l'américanisme, qui a détraqué le type français et chrétien de la jeune fille ; et puis le nietzschéisme, et l'ibsénisme, et le tolstoïsme... Pour un peu nous aurions eu le Jeune-Turquisme... « Paris et la province sont encombrés de surhommes et de nietzschéennes qui n'ont pas la sensation d'avoir vécu leur vie sans deux ou trois scandales, quelques escroqueries et un certain nombre de violences. » — Ah ! le bon billet ! s'exclame là-dessus quelque Allemand ; et quelle nouveauté, que des scandales éclatent dans la « moderne Babylone ! » Hélas ! il y a longtemps qu'on pèche à Paris, et nous sommes loin du blondoiement immaculé de la Germanie. Mais ce qui est nouveau pour nous, et ce qui n'est pas français, et ce qu'il ne faut pas laisser s'acclimater en France, c'est la prétention, exotique, de justifier au nom d'une doctrine nos fautes, de présenter nos péchés sous les dehors d'une philosophie enfin réalisée :

> Ce qui est bien de l'heure présente, écrit M. Capus, ce n'est pas de tuer, de voler ou de trahir, c'est de le faire au nom d'un principe, que ce soit le droit au bonheur ou le besoin impérieux d'agrandir sa personnalité. Etre dévalisé, passe encore ; mais l'être au nom des droits sacrés de l'individu, c'est un raffinement auquel nous aurons de la peine à nous habituer...Voilà l'apport, dans nos mœurs, de la philosophie et de la littérature étrangères et surtout des interprétations que nous en avons faites.

Appellera-t-on cela de la xénophobie ? Et rappellera-t-on à M. Capus qu'une obligeante manière de convier à nos jeux spirituels les étrangers est une ancienne tradition française ? et que nos écrivains classiques n'ont refusé ni l'influence italienne ni l'espagnole ? que l'Europe entière a collaboré à la formation de notre conscience française ? que, si Paris est de nos jours une ville cosmopolite, il en était une déjà au moyen âge, dès le XIIe siècle, quand Abélard sur la montagne Sainte Geneviève enseignait toutes les nations et que l'Université parisienne régissait la pensée universelle ?

Oui. Seulement elle la régissait. Et elle savait la régir, parce qu'elle-même était régie par l'unique pensée universelle et universalisante qui soit, — par la pensée chrétienne. Et ainsi, si elle pouvait s'enrichir des présents d'idées que ses hôtes lui offraient, du moins, ce qui l'eût embarrassée, elle savait le refuser. Souveraine, elle savait choisir, éluder, adopter, avec un sûr instinct. Et quant aux époques où l'on remarque que l'esprit de notre pays a le mieux profité des influences étrangères, d'Italie ou d'Espagne, d'abord ces influences étaient chrétiennes, donc à la mesure du génie

français, et puis, dit M. A. Beaunier, « l'esprit de notre pays était alors pourvu de toute sa force résistante, possédait sa pleine santé, pouvait réagir et ne risquait rien, si l'on ose dire, à faire le jeune homme. »

A-t-il par trop fait le jeune homme?... On a remarqué un fléchissement. Il a pâli. Mais il se ressaisit. — « Un ardent et clair nationalisme de l'esprit se manifeste » ; et, avec le nationalisme, c'est le christianisme qui rentre au cerveau des générations montantes : — « De tous côtés, poursuit M. A. Beaunier, on nous annonce une jeunesse qui vaut mieux que nous, une jeunesse que nos péchés ont avertie et qui profitera de notre exemple pour ne pas nous ressembler... [1] »

VIII. — Quelque chose qui n'est pas un signe d'espérance ni de renouveau et qui aussi bien n'est pas l'œuvre d'un jeune homme, c'est le livre que vient de publier M. l'abbé Jules Pacheu (jadis jésuite) avec un titre et un sous-titre qui déjà n'annoncent rien de joyeux : *Alceste au couvent, Roman : Personnalité chez les prêtres, Boutades et Heures noires d'un Jésuite, Congrégations de l'Avenir* (in-16 de 247 p., 3 f. 50, Paris, E. Figuière). C'est un livre malheureux. Quelle impression il laisse à un honnête homme, nous ne le saurions mieux faire entendre qu'en citant les lignes suivantes qu'il a inspirées à M. Deherme, positiviste mais honnête homme, comme on sait, et champion loyal et vigoureux de beaucoup d'idées qui nous sont chères. M. Deherme écrit *(Coopération des idées*, 1er déc. 1912) :

Ce « roman, » qui n'a rien d'un roman d'ailleurs, et qui paraît être une autobiographie psychologique, laisse le lecteur sous une impression assez pénible de perplexité et d'inquiétude. On se demande où l'auteur veut en venir, et dès le titre. Car, est-il besoin de le dire? on ne conçoit pas « Alceste au couvent. » M. Jules Pacheu en a eu, à tout le moins, l'intuition, puisqu'il a pris soin d'inscrire en avant-propos cette phrase de La Bruyère : « Je dis en effet ce que je dis, et nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, et je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, et que je ne dis point. »

Voilà le critique averti.

Si j'entends bien, M. Pacheu ne conteste, ni d'esprit ni de cœur, aucun des dogmes catholiques. Il ne se plaint que de l'organisation ecclésiastique. *Mais les plus grandes hérésies ont commencé par là.* Du dehors, les incroyants aperçoivent mieux cela, peut-être, que de fervents catholiques comme notre auteur. C'est pourquoi certaines parties de cet ouvrage m'ont attristé. On reconnaît trop ce qui peut troubler, et il faut rappeler ici la profonde pensée de notre Clotilde de Vaux : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. »

Et puis, à côté d'observations fort justes sur la bigoterie étroite, la religion mondaine, il y a quelques grosses erreurs qu'on est surpris de voir émettre par un psychologue aussi exercé.

M. l'abbé Pacheu semble préoccupé surtout de cultiver la « personnalité chez les prêtres ; » son Mériadec, Père jésuite, veut « vivre sa vie. » Cette formule individualiste est toujours absurde : chez le prêtre, elle devient, en outre, scandaleuse. M. Pacheu ne sait-il pas que la « personnalité, » précisément, se forme sous la plus rigoureuse discipline, par la soumission?

Certes, tout n'est pas parfait dans les couvents, ni même dans l'administration de l'Eglise ; mais la perfection n'est pas de ce monde. Elle ne se réalisera pas mieux dans « le *cœnobium* de production, d'études et de sainteté, » servant « de centre et de foyer au régionalisme breton » que rêve de fonder Mériadec. Puisqu'il croit à une autre vie, M. Pacheu sait où la trouver. Elle n'est pas ailleurs. L'Eglise catholique, admirablement, a su tirer de la nature humaine tout ce qu'elle peut donner avec l'esprit théologique.

La question est de savoir si le positivisme pourra en obtenir plus ; mais un catholique n'a pas à se la poser.

Voilà de nobles paroles. M. Deherme, une fois de plus, montre combien il a l'intelligence de la discipline catholique. M. Pacheu conclut son livre sur ces lignes, qui témoignent du décousu de sa pensée :

A Paris, ces vues plurent aux incroyants de bonne foi, et mon christianisme aussi. On dit, il est vrai, que c'est le mien. Et l'on m'appelle Savonarole.

Soit! De nos jours, on ne dresse plus de bûchers à Savonarole... Avec Benoît XIV on le canonise. Si l'on ne m'offre mieux je serai chapelain des incroyants... A bientôt. MÉRIADEC.

Inutile d'aligner d'autres citations. On voit, avec cela, ce que c'est que ce livre. Et cela nous suffit. Ce que nous disons ici des nouveautés, livres ou revues, n'a d'autre but que de mettre nos lecteurs à même de se former un jugement.

IX. — Quelques-uns parmi eux, — surtout semble-t-il, ceux qui ne lisent pas, — ne paraissent pas toujours s'en rendre compte. Certaines questions qui nous arrivent, les termes mêmes où elles sont posées, les remarques qui les accompagnent, nous font ouvrir de grands yeux. On est, à l'*Ami*, entre amis. Entre amis, l'on cause. Et le moins que l'on doive faire, quand on cause entre amis, c'est de prêter à ce qui se dit une oreille qui ne soit pas trop perpétuellement distraite. Nous avons tous, dans un coin de notre mémoire, le souvenir hilarant de tel confrère qui, à la fin de nos réunions ou frairies, semblait sortir inopinément d'un long rêve pour poser à brûle-pourpoint une question qu'il venait de découvrir : la question même dont on s'entretenait depuis une heure ! C'est là un ridicule que nos auteurs de saynètes ou de comédies de salon aiment à exploiter; mais à l'*Ami* nous ne sommes pas à jouer la comédie. Distraction n'est pas péché ; tout au moins, quand on revient à soi et à ses amis, faudrait-il, avant de risquer une question, prendre quelque conscience de ce qui a pu être dit pendant notre « absence. »

Des lecteurs (et même des Revues) se sont étonnés parfois de ne pas nous voir cataloguer et censurer dûment toutes les erreurs contenues dans tel ouvrage. C'est se méprendre sur l'esprit qui nous anime ici. Nous ne visons point à faire d'analyses critiques complètes, mais simplement à tenir nos lecteurs au courant, à les mettre en mesure de se former la conscience. Quand un livre

[1] Plusieurs ouvrages (signés Agathon, Riou, Heyraud, etc.) viennent de paraître, qui nous offrent des diagnostics fort intéressants sur la jeunesse d'aujourd'hui, sur la France qui vient, etc. Nous en parlerons prochainement.

est franchement mauvais, la plus brève indication suffit : voir, par exemple, le dernier produit du Dr Sollier, *Morale et moralité :* nous en notons quelques idées génératrices, qu'il est bien inutile de qualifier hérétiques ou immorales : le qualificatif saute aux yeux de tout lecteur ecclésiastique. S'il s'agit d'un auteur universellement connu pour son hostilité à l'Eglise, — de M. Aulard par exemple, — inutile de s'étendre en réserves qui n'apprendraient rien à personne : on se contente, à l'occasion, de signaler quelque bourde un peu plus savoureuse que ses voisines, puis de dégager de l'œuvre ce qu'elle contient de vraiment scientifique, donc de bon. Où il faut bien être plus long, c'est quand on a affaire à un ouvrage qui n'est qu'à tendances dangereuses, plus ou moins dissimulées, plus ou moins conscientes même, surtout si l'auteur est catholique : ceci, c'est le « dur combat, » comme disait Louis Veuillot.

On s'est étonné ailleurs — et de quoi ne s'étonne-t-on pas, vraiment ? — de nous voir donner à des travaux excellents quelques lignes seulement. Comme si l'excellence d'un auteur devait se mesurer à la longueur matérielle de l'éloge ! C'est bien plutôt la mesure inverse qui aurait chance d'être juste : nous sommes très brefs à annoncer les ouvrages signés de plumes universellement célèbres et vénérées, tandis que, quand l'article s'allonge, c'est souvent qu'il y a quelque réserve à amener, quelque anguille sous roche à tirer à la lumière.

On est bref sur les volumes qui sont destinés à prendre place dans la plupart des bibliothèques sacerdotales : pourquoi en parler longuement, puisque nos confrères les auront demain entre les mains ? Volontiers on s'étend davantage sur les auteurs non chrétiens, précisément parce que nos confrères auront moins occasion de les lire et que d'autre part il y a là des données précises, des résultats acquis ou des problèmes posés dont il faut qu'un prêtre soit au courant : voir, par exemple, ce que nous disons du récent Essai de René Berthelot sur le mouvement pragmatiste. Et là même, beaucoup de lecteurs se plaignent que nous soyons bien trop brefs et que nous nous contentions d'indiquer rapidement les questions en jeu : eh mon Dieu ! à qui le disent-ils ? Nous le sentons et en souffrons plus qu'eux. On ne peut pas tout étudier par le menu : l'essentiel est que nos confrères sachent que telle question est posée, quitte à en chercher ensuite, si c'est nécessaire, le développement aux sources indiquées. Mais cela du moins, il faut le savoir, parce qu'on le sait autour de nous, parce que les jeunes gens de nos patronages ou de nos cercles d'études en ont entendu parler et qu'il faut que nous en sachions plus qu'eux.

A côté de la production philosophique, il y a la production historique, qui est énorme et qui, alors même qu'elle se développe en terrain profane, touche si souvent à l'histoire de l'Eglise. Ici encore nous courons au plus pressé. Nous ne pouvons donner que les résultats, marquer l'état des questions. Nous nous bornons à quelques lignes parfois là où les lecteurs sérieux attendaient une étude complète. Nos amis néanmoins y trouvent beaucoup à prendre, et nous le disent quelquefois : nous les en remercions. Plusieurs y ont glané des gerbes de traits ou d'anecdotes qu'ils ont pu utiliser ensuite dans leurs catéchismes ou leurs entretiens ; et c'est pour cela en effet que nous en avions pris note. Nos amis aiment aussi à savoir quelle fut la mentalité religieuse de tant de gens de lettres ou de science ou de personnages historiques dont tout le monde connaît les faits et gestes profanes et dont naturellement on passe sous silence la vie religieuse ; et c'est là un point de vue auquel nous avons pris l'habitude de faire la plus large place dans nos études bibliographiques, au fur et à mesure que les recherches de la critique nous permettent de formuler des affirmations sûres. Et l'on trouvera, dans nos colonnes, depuis quinze ou vingt ans, des centaines de récits de conversions ou de perversions, de conversions tantôt *in extremis*, tantôt lentement élaborées, tantôt même, hélas ! restées incomplètes.

Tout pour le service de nos lecteurs : c'est notre règle de conduite. C'est pourquoi nous faisons nos analyses très objectives, ainsi que le remarquait naguère un auteur qui s'attendait peut-être à des éloges un peu plus nourris : nous n'y faisons à l'éloge des personnes que la part nécessaire pour l'orientation des lecteurs. Et c'est pourquoi encore nos analyses souvent ne sont pas vraiment des analyses, en ce sens que, loin d'embrasser tout l'ouvrage, elles se bornent à en signaler ou à en étudier ce qui est de nature à intéresser davantage nos amis. Souvent l'apparition d'une nouveauté n'est pour nous que l'occasion de traiter telle question, de la mettre au point, de rectifier telle erreur courante.

Tout pour le service de nos amis. Ceux qui nous suivent le savent. Et ceux qui nous croient trop faciles à l'éloge, qui pour un peu s'imagineraient que nous sommes au service des auteurs ou des éditeurs et que nous nous bornons à reproduire sans plus le *Prière d'insérer* des libraires, ceux-là ne nous lisent pas. Nous passons, aux yeux de beaucoup, pour être sévères. Nous avons, dans tout un certain monde d'auteurs et auprès de quelques éditeurs, assez dure réputation. Ceci d'ailleurs nous est absolument égal, et ces Messieurs le savent. Il y a quelques années nous avons été inondés de tout un déluge de réclamations, dont plusieurs expédiées par ministère d'huissier (l'une d'elles nous a pris une vingtaine de colonnes) : notez que ceci ne serait pas pour nous déplaire, et la colère de certains ne pourrait que nous être un titre de gloire, n'était la question d'encombrement. C'est toujours l'histoire de l'Auvergnat qui, rencontrant un soulier dans son potage, sonne le garçon : — « Garçon ! enlevez ce soulier ! Ce n'est pas que ça soit sale, mais c'est

que ça tient de la place. » De même ici : il faut bien ménager notre « place, » la défendre contre les envahisseurs, compter avec les gens toujours prêts à mettre le pied ou les deux pieds dans le plat du voisin. C'est pourquoi, dans nos critiques, nous recourons, quand nous le jugeons nécessaire, à des formules diplomatiques, mais qui sont toujours très claires pour le lecteur attentif et qui le sont plus encore pour l'auteur. Plus d'une fois nous avons eu des échos de la colère d'auteurs que l'apparence modérée de nos formules a exaspérés et qui ont ragé que quelque impertinence de notre part ne soit pas venue leur fournir l'occasion violemment convoitée de partir en guerre. Aux auteurs et éditeurs nous devons la justice ; à nos lecteurs nous réservons nos services. Le seul service que nous ayons consenti parfois à rendre à un auteur inepte, c'est de passer son produit sous silence, quand d'ailleurs ce produit n'offre pas de danger et que le public n'a pas un intérêt sérieux à être mis en garde contre le venin qui peut y être enclos. Hors ce cas, l'indulgence pour les auteurs se tournerait en injustice à l'égard des lecteurs. Et cette injustice serait particulièrement criante quand il s'agit de lecteurs qui, comme c'est le cas ici, sont des amis, des amis que nous ne connaissons pas, que nous ne connaîtrons qu'au ciel sans doute, mais à qui nous sommes dévoués de toute notre âme.

X. — L'an dernier (*Ami* 1912, p. 82-84) nous avons parlé longuement, comme elle le méritait, de l'étude que MM. Gaffarel et de Duranty ont consacrée à la peste de 1720 à Marseille. Nous avons donné le témoignage que M. Gaffarel rend au dévouement des Oratoriens de la ville pestiférée. A l'encontre il faut citer maintenant le témoignage très précis de l'évêque lui-même, tel qu'il vient d'être publié dans *Correspondance de Monseigneur de Belsunce*, par le P. Louis-Antoine de Porrentruy, ex-définiteur général des Capucins (Marseille, Aschero ; voir *Etudes* du 5 janvier 1912).

Il y avait donc, à Marseille comme partout en France, des partisans de la « morale sévère » et des partisans de la « morale relâchée ». Les Oratoriens, appelants de la Bulle *Unigenitus*, donnaient le ton au premier groupe ; les Jésuites et les Capucins, au second. — Devant le fléau, le fond des cœurs se révéla :

> Les appelans et nos jansénistes, écrit l'évêque, ont cherché leur sûreté dans la fuite, et ont constamment refusé de confesser leurs pénitentes. Le sieur Estays en a confessé quelques-unes et est mort ; le reste refuse sans respect humain. Je trouve que cela est dans l'ordre. Ce que l'on appelle *morale sévère* méprise son devoir et ses obligations pour conserver sa vie ; et ce que l'on appelle *morale relâchée* fait que l'on sacrifie sa vie, sans une obligation, pour secourir ses frères.

Mais c'est de très bonne heure que les jansénistes ont essayé de répandre, au dehors, des bruits mensongers de leur prétendu dévouement pendant la peste : témoin cette lettre de l'évêque, qui est du 20 décembre 1720 (aux vicaires généraux de Bayonne, jansénistes fougueux) :

> La charité dont vous me parlez exigeait-elle que pour l'honneur de vos amis je me déshonorasse moi-même en soutenant comme vraies des faussetés manifestes ? Et suis-je devenu calomniateur *pour n'avoir pas menti en faveur de ceux qui ont cru faire honneur aux Pères de l'Oratoire ?...* Ayant chaque jour parcouru à pied quelque quartier de cette ville pendant tout le temps de la peste, ayant visité plusieurs fois presque toutes les rues les plus petites, celles où il y avait le plus de mal, ayant passé et repassé souvent devant la porte des Pères de l'Oratoire, que j'ai toujours vue bien fermée, *je n'en ai jamais rencontré aucun ;...* si je suis entré sur cela dans un détail trop exact, j'avoue ma faute ; mais comment puis-je me rétracter sur une vérité qui vous sera, quand vous le désirerez, authentiquement attestée par tous les curés, prêtres et religieux, qui s'étant consacrés au service des pestiférés, ont échappé à la contagion ?

Cette lettre est suivie des attestations des auxiliaires survivants de l'évêque. — Mais, en attendant qu'elle fût publiée, les jansénistes avaient bien mené la campagne, puisque la légende de leur dévouement s'est imposée à des chercheurs comme MM. Gaffarel et de Duranty, et par eux, probablement à la masse des lecteurs qui n'auront pas connaissance du copieux recueil du P. de Porrentruy.

MM. Gaffarel et de D. reprochent encore à Belsunce (p. 171) de n'avoir pas, à l'occasion du fléau, levé l'interdit dont il avait frappé les membres « appelants » de son clergé. — Mais Belsunce a répondu d'avance à ce reproche : « Ils n'avaient qu'à aller comme nous dans les rues ; comme nous, ils auraient trouvé à chaque pas, au milieu des cadavres, des personnes prêtes à expirer ; et, dans le cas de nécessité, il est permis à tout prêtre d'absoudre sans approbation. » — Et, note justement le P. J. de la Servière, une réconciliation avec d'obstinés jansénistes, sans qu'il eussent réparé le scandale de leur révolte contre Rome, aurait été, de la part de l'évêque, une véritable prévarication. Ce n'est pas de « simples opinions théologiques » qu'il était question, comme le disent négligemment MM. Gaffarel et de D. [1].

[1] C'est dès le début de son épiscopat que Belsunce avait mené la lutte contre les Jansénistes et compris la divine opportunité de la dévotion au Sacré-Cœur contre les ravages de la secte. Aussi la secte lui avait voué une haine à mort. Il avait vu ses mandements flétris par plusieurs Parlements ; son temporel avait été saisi en 1719, l'année qui précéda l'explosion de la peste, à la suite d'une accusation portée contre lui par les Oratoriens de Marseille ; les *Nouvelles ecclésiastiques* et la *Gazette de Hollande* ne cessaient de le calomnier dans sa doctrine, dans sa vie privée, dans son administration. On le voit, dans sa Correspondance, gourmander sans ménagements les hésitations de la cour de Rome, trop lente, à son gré, à sévir contre le cardinal de Noailles (archevêque de Paris) et les autres évêques appelants.

La peste de 1720 scella entre Belsunce et ses Marseillais une fidélité inviolable : désigné successivement par le roi pour l'évêché pairie de Laon, puis pour les métropoles d'Aix et de Bordeaux, il refusa, avec un désintéressement rare à l'époque, « ne croyant pas pouvoir, en conscience, rompre les liens sacrés qui l'attachaient à l'Eglise de Marseille. »

Sur les débuts de la querelle des Appelants, voir la thèse de Hild sur Tournely, *Ami* 1912, p. 1081-1082.

XI. — *L'Ombrie*, par Henry Joly (*Correspondant* du 25 janvier) (fait suite aux études sociales sur l'Italie, publiées précédemment par le vénérable auteur). Très piquant. Les systématiques à la Taine prétendent que c'est l'Ombrie qui a fait saint François (théorie du milieu). Pas du tout. Ce n'est pas l'Ombrie qui a poétisé saint François, mais bien plutôt saint François qui a poétisé l'Ombrie. Très certainement, il a « beaucoup plus donné à sa province qu'il n'en a reçu. » Il en a embelli la vue même, grâce aux images que son souvenir évoque partout et mélange aux impressions que reçoivent nos yeux. Elle a de beaux horizons, mais un peu secs, des forêts imposantes, mais tristes, et pas de fleurs! — « Dans toute l'étendue de cette Ombrie, si poétique ou si poétisée, disait à M. Joly un savant Bénédictin de là-bas, vous chercheriez vainement une fleur qui ait du parfum, vous n'en trouveriez pas! » Au pays des fioretti!

Eh! bien, oui, poursuit M. Joly. Ce n'est pas la nature ombrienne qui a donné les *fioretti*, les petites fleurs, au Saint d'Assise et aux poètes franciscains que sa mémoire a inspirés; c'est leur poésie à eux qui a fleuri et embaumé les montagnes de leur patrie. Celle-ci leur donnait assurément les lignes et la lumière, ce qui, à vrai dire, est déjà beaucoup; mais ce sont eux qui lui ont donné le charme et le parfum.

Aussi l'Ombrie n'a-t-elle été vantée ni par Montaigne, ni par le président de Brosses, ni par Gœthe, ni par Stendhal, qui l'ont traversée dédaigneusement sans la faire aimer: pour y amener des admirateurs, il a fallu des Ozanam et des Ruskin.

Correspondant du 25 janvier, étude pénétrante (par M. P. Hervelin) sur Victor de Laprade, dont on eût dû célébrer l'an dernier le centenaire de la naissance: grand et noble poète, dont la gloire subit en ce moment une éclipse qui ne saurait être de longue durée. — Dans la *Semaine religieuse* de Lyon (31 janvier), ode émue (par le grand éditeur catholique lyonnais, M. Vitte) à Laprade, au « vers marmoréen, Fait de grâce chrétienne e d'attique lumière. »

Anjou historique, janvier-février: procès-verbal de l'assemblée de la paroisse du Pin-en-Mauges (patrie de Jacques Cathelineau, qui assistait ce jour-là et signa), le dimanche 8 mars 1789: on y prépara les élections aux Etats-Généraux, et l'on y rédigea le « cahier » du Pin-en-Mauges: il est sage, ce cahier, et formule des vœux d'ordre surtout financier (destruction de la gabelle; décharger le peuple non noble de l'impôt connu sous le nom de franc-fief), etc. — Détails pittoresques sur le zèle déployé par les officiers municipaux d'Angers pour l'application de la Constitution civile du clergé en 1791 (p. 362-376).

Etudes carmélitaines, 15 janvier: notices sur les Carmes déportés sur les côtes et dans les îles de la Charente-Inférieure (p. 55-91). — Même n°, annonce d'un nouveau Manuel du Tiers-Ordre séculier du Carmel (déjà paru en italien, sous presse en français, à Milan, Tipografia Santa Lega Eucaristica), avec modifications apportées à la Règle par le Définitoire général des Carmes déchaussés (âge d'admission abaissé à 24 ans; etc.).

Revue internationale de l'enseignement, février: M. Schoen annonce la très prochaine création d'une Université à Francfort-sur-Mein: ce sera la vingt-deuxième Université allemande, et rien de bon, la digne sœur de ses aînées qui ne la voient pas d'excellent œil venir au jour et qui toutes ces années-ci ont essayé de mettre des entraves à la création projetée (l'Université de Giessen, notamment, risque fort d'être annihilée par le voisinage de Frankfurt); mais Guillaume II a tenu à gagner les bonnes grâces des potentats de la finance francfortoise.

Petrus-Blätter (Trèves), 31 janvier: annonce la conversion d'un jeune écrivain russe (trente-trois ans), Nicolas Slanin, qui a été reçu l'an dernier (juillet 1912) dans l'Eglise catholique, au Canada, et a demandé ensuite à entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. — A Berlin, au cours de 1912, plus de 10.000 *Kirchenaustritte*, c'est-à-dire apostasies, ou actes publics de chrétiens (protestants) déclarant que désormais ils ne veulent plus faire partie d'aucune Eglise. — Moyenne des divorces aux Etats-Unis pour 1912: 274 par jour.

La *Revue Hebdomadaire* a achevé, dans son n° du 8 février, la publication du livre de Maurice Barrès, *La Colline inspirée*. Le sujet profond en est le conflit entre l'inspiration et la discipline, ou, si l'on veut, entre l'individualisme et la hiérarchie. L'inspiration religieuse est une force merveilleuse; mais il faut qu'elle soit canalisée, et dès sa source. A la vie religieuse, comme à toute vie, il faut une règle, une discipline [1]. Les trois frères Baillard, trois frères-prêtres, en font dans ce livre

[1] Le « roman » est construit sur fonds historique solide: ce qui donne à la thèse soutenue une force poignante. — L'aîné des trois Baillard, et le plus grand, Léopold, est mort en 1883, âgé de plus de quatre-vingts ans. Ses deux frères l'avaient précédé dans la tombe, l'un, Quirin, réconcilié avec l'Eglise, comme Léopold; l'autre, François, impénitent. Au pays lorrain on avait laissé tomber dans l'oubli cette aventure lamentable, jusqu'au jour où M. Barrès découvrit, à la bibliothèque de Nancy, sous les numéros 1592-1635, les papiers des Baillard, correspondance, visions, entretiens, révélations divines, annales, pièces de procédure, prières, livres de comptes, tout un immense grimoire qu'il dépouilla.

M. Barrès dépeint pittoresquement sa méthode: son livre est sorti, dit-il, « d'une infinie méditation au grand air, en toute liberté, d'une complète soumission aux influences de la colline sainte, et puis d'une étude méthodique des documents les plus rebutants. »

Sur quoi M. A. Beaunier de s'écrier amusé (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars):

« Je vois (si j'ose ainsi parler) d'ici Gabriel Monod! (M. Beaunier a été élève de G. Monod, et nous avons rappelé l'an dernier avec quelle finesse il appréciait l'œuvre de son maître).

« Les documents ne rebutaient pas Gabriel Monod; d'ailleurs je crois qu'il ne méditait pas infiniment au grand air et je suis sûr qu'il n'aurait jamais soumis à l'influence de nulle colline le choix de ses conclusions. Plutôt, il ne concluait pas.

« M. Maurice Barrès a une tout autre idée de l'histoire. Il ne se contente pas d'une collection minéralogique pour témoigner d'un volcan. L'histoire, il la veut fraîche et vivante; il la veut telle que les documents ne la donnent pas, mais telle que, sur les documents, la ressuscite une imagination très attentive et chaleureuse. A mon avis, il aurait dû citer un peu les documents: on a plaisir à voir où commence et où finit la certitude matérielle, où commence la conjecture... »

la démonstration navrante. Admirablement doués, restaurateurs incomparables de sanctuaires, de « châteaux de l'âme » en cette terre de Lorraine qui est la leur, ils se laissent griser ensuite par je ne sais quels souffles prophétiques et vapeurs surnaturelles, refusent de se plier à la règle que leur rappelle l'évêque, tombent dans les pires aberrations du vintrasisme, vivent excommuniés, honnis, jusqu'au jour final où le plus grand des trois, sur son lit de mort, signe une éloquente formule de rétractation. — L'intention de l'œuvre est belle ; l'exécution, moins. Plus d'un détail choque. La « colline inspirée » qui donne son nom au livre, c'est Sion-Vaudémont, antique sanctuaire, relevé par les Baillard au XIXe siècle, un de ces lieux mystérieux où M. Barrès croit découvrir je ne sais quelle correspondance ou quelle attirance entre la nature physique et l'action surnaturelle, « lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse » (Lourdes par exemple, les Saintes-Maries, Vézelay, les Eyzies, Carnac, la forêt de Brocéliande, Domremy...).

Voici la page finale de l'œuvre. Sous forme de dialogue entre la chapelle de Sion-Vaudémont et la prairie qui s'étend aux entours, elle exprime solennellement la grandeur tragique du conflit entre les deux puissances, inspiration et discipline :

Allons sur l'antique montagne... L'éternel souffle qui tournoie de Vaudémont à Sion jette les rumeurs de la prairie contre cette maison de solidité (la chapelle des Oblats), et remporte un message aux friches qu'il dévaste.

— Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la chapelle répond :

— Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes.

— J'agiterai ton âme, continue la prairie. Ceux qui viennent me respirer se mettent à poser des questions. Le laboureur monte ici de la plaine, le jour qu'il est de loisir et qu'il désire contempler. Un instinct me l'amène. Je suis un lieu primitif, une source éternelle.

Mais la chapelle nous dit :

— Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. C'est moi que vous cherchez, que vous voulez à votre insu. Qu'éprouvez-vous ? Le désir, la nostalgie de mon abri. Je prolonge la prairie, même quand elle me nie. J'ai été construite, à force d'y avoir été rêvée. Qui que tu sois, il n'est en toi rien d'excellent qui t'empêche d'accepter mon secours. Je t'accorderai avec la vie. Ta liberté, dis-tu ? Mais comment ma direction pourrait-elle ne pas te satisfaire ? Nous avons été préparés, toi et moi, par tes pères. Comme toi, je les incarne. Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. Maison de ton enfance et de tes parents, je suis conforme à tes tendances profondes, à celles-là même que tu ignores, et c'est ici que tu trouveras, pour chacune des circonstances de ta vie, le verbe mystérieux, élaboré pour toi quand tu n'étais pas. Viens à moi si tu veux trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir tes jours et inscrire ton épitaphe !

Eternel dialogue de ces deux puissances ! A laquelle obéir ? Et faut-il donc choisir entre elles ? Ah ! plutôt qu'elles puissent, ces deux forces antagonistes, s'éprouver éternellement, ne jamais se vaincre, et s'amplifier par leur lutte même ! Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? L'église est née de la prairie et s'en nourrit perpétuellement, — pour nous en sauver.

LITURGIE

Q. — Peut-on se considérer comme en règle lorsque, ayant déposé le St-Sacrement dans le coffre-fort de la sacristie, on laisse à sa place ordinaire la lampe qui brûle habituellement devant le tabernacle, sous prétexte que cette lampe n'est séparée de la sacristie que par une simple porte ?

R. — Le Rituel, Tit. IV, ch. I, n. 6, exigeant qu'il y ait une lampe devant le Saint-Sacrement, *coram eo*, il faut pour le moins que la lampe et le Saint-Sacrement soient dans la même pièce. C'est là une chose évidente, et l'on ne regardera jamais deux personnes enfermées chacune dans leur chambre comme étant vraiment en présence l'une de l'autre.

Q. — 1° Quels sont les cas où l'on peut porter l'étole aux Vêpres dès le commencement ? Doit-on la prendre au moins à *Magnificat*, s'il y a encens ?

2° De quelle couleur seront l'étole et la chape si je les prends dès le commencement de Vêpres ?

R. — Ad I. L'officiant peut prendre l'étole dès le commencement des Vêpres, lorsque l'exposition et la bénédiction du St-Sacrement doivent avoir lieu tout après l'office, sans que le prêtre retourne à la sacristie. (S. R. C., 27 mai 1911, n. 4269, ad XII). A fortiori, il le peut si l'exposition se fait avant les Vêpres et que la bénédiction doive les suivre comme ci-dessus. (S. R. C., 19 sept. 1883, n. 3593, ad II). Mais l'étole ne se prend jamais à *Magnificat ;* l'encensement ne l'exige pas (S. R. C., 29 nov. 1901, n. 4084, ad II) : il requiert seulement qu'on ait la chape. (S. R. C., 5 fév. 1895, n. 3844, ad II).

Ad II. L'officiant chargé de l'exposition et de la bénédiction du Saint-Sacrement, étant le même que celui qui préside les Vêpres, prendra l'étole et la chape de la couleur de l'office, puisqu'il ne doit pas en fait quitter le chœur ; *secus, si secus.* (S. R. C., 20 sept. 1806, n. 2562).

Q. — 1° Souvent la cérémonie des funérailles a lieu l'après-midi, et dans ce cas la messe d'enterrement est célébrée le lendemain sans chant.

Dans ces conditions, peut-elle être célébrée en noir les jours de fête double et double majeure, ou pendant le Carême ?

2° Dans les funérailles d'enfants, est-il permis d'intercaler, entre le chant de l'arrivée à l'église et le chant de la sortie, un *motet* non liturgique, mais en langue latine et en mélodie grégorienne, sur l'entrée des petits enfants baptisés au paradis, — une variante de l'*Ecce agni novelli ?*

R. — Ad I. Sauf indult, il n'y a que la messe des funérailles pour un défunt pauvre, qui sans être